BEYOND

Lorsque nous avons décidé de placer notre Congrés sous le titre Beyond walls and wars, le jeu de mots walls and wars semblait ouvrir une perspective univoquement optimiste : beyond, au delà, ouvrait une voie qui repoussait le négatif dans le passé et profilait sur ce futur un monde plus libre et plus heureux. Mais puisque l'allitération walls and wars nous a un moment entrainés, je voudrais m'interroger sur une autre allitération, une autre altération,celle que l'histoire des nations et des canons et non celle des arts, impose aujourd hui à notre attention : je veux parler du glissement phonétique et sémantique beyond/behind.
Si un avenir radieux se dessine à l'horizon de "beyond", en revanche "behind" nous oblige à porter notre regard en arriere, "backwards" pour analyser ce qui était resté derriere les murs, caché, et enfoui, et qui aujourd'hui que les murs sont tombés, suscite tant de guerres et de morts. Curieuse expérience que celle qui consiste à devoir regarder en arriere alors qu'on s'était préparer à se projeter en avant!

Il pourrait paraitre inopportun, dans un congrés de critique d'art, de se lancer dans un discours essentiellement politique, consacrant a la montée des intégrismes, des populismes, des nationalismes, une attention qui nous éloignerait de nos enjeux de critiques d'art.

Mais la critique d'art a toujours été assez directement impliquée dans les débats proprement politiques comme en témoigne notre histoire en tant qu'association et nous aurions tort de nous détourner de cet aspect

de notre implication. C'est l'honneur des artistes, des critiques d'art que d'être impliqués dans le flux tumultueux de l'histoire, et je ne trouverais rien de plus négatif pour l'AICA, alors que le monde tremble et qu'un désordre nouveau se met en place, d'abandonner aux militaires et à ceux qu'on appelle les politiques, le soin discrétionnaire de penser l'avenir.

Derriere les murailles et les rideaux de fer, nous le savons maintenant, attendaient longuement endormis les germes d'un nouveau désordre résultant inéxorablement de la chute des pouvoirs totalitaires. Hegel aurait peut-être, en d'autres circonstances, parlé de la "ruse de la Raison". L'esprit de la modernité s'est édifié sur la volonté farouche de rompre avec la tradition. En art, en politique, en religion, il s'est bati sur ce que la psychanalyse appellerait une dénégation de la traditionnalité.

Que faut-il entendre par ce terme de traditionnalité? Partout, d'un bout à l'autre du globe, l'appel à la pertinence de notions telles que race, racine, autochtonie, identités collectives, vient battre en brèche le principe d'universalité que l'esprit moderne, fondé sur une éthique égalitaire avait inscrit au fronton de ses lois. Le principe de traditionnalité pourrait donc s'énoncer : quand bien même la civilisation, fondée sur le progrés technique irrèversible, arrache l'humanité à sa continuité et à son ancrage, la culture exerce une poussée opposée, qu'on appellera "traditionnaliste", poussée sinon égale comme dans le principe d'Archimède, du moins significative et rebelle aux modifications rapides.

La reconnaissance de ce principe que l'actualité enrichit chaque jour d'exemples souvents tragiques, ne doit dans mon esprit pas signifier qu'il faut laisser agir ce principe sans réagir, c'est-a-dire abandonner

les droits de la volonté à la dynamique spontanée des forces symboliques, ni qu'il faut en occulter la force et la signification.

Cependant, face à ce que nous devons bien constater comme une réaction tendant a réaffirmer en partie, les valeurs identitaires et autochtones parce qu'elles ont été bafouées au nom de l'universalité, capitaliste ou communiste, nous devons réexaminer ce couple de notions emprunté pour l'occasion à Spengler,pour en interroger la pertinence.

C'est là un grand débat, déjà centenaire, d'un côté:la civilisation, processus d'évolution sociale et intellectuelle marqué par la dominance du principe technique et de sa logique évolutive propre.
De l'autre la Culture: élaboration produite par des êtres humains réunis en société qui donne forme à leurs rapports mutuels et les situe dans un univers matériel aux dimensions indéterminées.

La civilisation est donc ce qu'arrache l'homme à son passé, la culture ce qui l'y rattache. Il ne faut pas oublier les circonstances de ce débat qui prit sa forme la plus aiguë en Allemagne sous le nom de Kulturkampf : on opposa les valeurs du sang, de la tradition et de la race au modernisme progressiste, tandis que le principe de rationnalisation arrachait les individus aux anciennes appartenances locales et religieuses. Dans tout l'Occident industriel le modernisme universaliste et rationnaliste triompha. Des pouvoirs,parfois dictatoriaux, en firent une bannière. Depuis quelques décennies une sourde remontée des valeurs de la traditionnalité produit dans l'art ou la politique comme un retour de balancier.

Nous en sommes là, avec, ces dernieres années et ces derniers mois, une accélération du processus en même temps qu'éclate l'unité apparente qu'avait à nos yeux le monde dominé par la technique. Nous voici donc à l'aube d'une période de désordre où le combat entre culture et civilisation, qu'on croyait enterré depuis un siècle, renaît.

Je ne tenterai pas d'analyser en détail les effets de cette transformation sur le monde de l'art, sur la création et surtout sur sa diversité, sinon retrouvée, car elle n'a jamais été perdue, mais reconnue, une diversité aujourd'hui saisie comme l'essence même de l'art. Mais je pense que derrière les murs et les guerres, nous critiques d'art, apercevons la grande contradiction qui traverse notre époque dite post-moderne, ou plutôt comme le disait fort justement Kim Levin, qui décidement aime bien ce terme, une époque :"beyond walls and wars" and "beyond modernism", même si l'esprit de notre civilisation technicienne continue à hanter notre art et bien que nous rejetions les excès des revendications traditionnalistes de la culture.

Nous ne sommes pas après les guerres et les murs : chaque jour nous demontre à nouveau combien rapidement ils renaissent, nous ne sommes pas après le modernisme, car notre civilisation continuera à faire renaître le projet ou le rêve d'un monde organisé selon la rationnalité moderne.

Mais comme Adorno et Herkheimer l'avaient pressenti dans Dialectique de la raison, nous sommes entrés dans la dialectique du modernisme et du traditionnalisme. Le principe de traditionnalité sur lequel s'est construit une définition restrictive de la culture se lance à l'assaut de la modernité et nous avons aujourd'hui à évaluer le nouvel équilibre de ces forces dans l'art, à évaluer les oeuvres qui affrontent cette dialectique de l'enracinement et de la rationnalité.

Faut-il une fois encore être optimiste et voir poindre une complexité d'un rang supèrieur dans l'ordre de la pensée et de l'art? Chacun de nous, je pense, travaillera ici à apporter une réponse à cette question proprement fondatrice.

Jacques Leenhardt